

## L'Amérique d'Arthur Penn

**MYTHE** Le festival consacre une rétrospective au cinéaste américain et auteur inclassable du Nouvel Hollywood. Et ouvre les portes à des œuvres méconnues du grand public

47<sup>e</sup> FESTIVAL  
LA ROCHELLE  
CINÉMA

Marie-Lilas Vidal  
ml.vidal@sudouest.fr

Polar, western, drame. La filmographie d'Arthur Penn, auquel le festival consacre une rétrospective, désarçonne. Pendant vingt ans, de 1958 à 1981, le réalisateur américain s'est efforcé de dresser, dans une diversité de genres inattendue, le portrait d'une Amérique odieuse, obscène dans sa violence et fabuleuse dans ce qu'elle offre de liberté, de sa reconquête - déchirée par ses contradictions. Ses dix films présentés cette année échappent aux classifications. Précurseur du Nouvel Hollywood, oui. Mais inclassable. « Avec la politique des auteurs en France et aux États-Unis, on a besoin de mettre des étiquettes. Mais pour lui, c'est plus compliqué. C'est impossible de l'enfermer dans des cases. » Philippe Rouyer, critique et historien de cinéma, qui présentera dimanche (1) l'œuvre « Georgia » (1981), fresque réjouissante et désabusée de la jeunesse américaine des années 60, est enthousiaste. Arthur Penn, pourtant « moins à la mode

que d'autres », est entré dans les années 60 avec un cinéma atypique, à contre-courant. Captivant.

1958. Sort « Le Gaucher », un premier film consacré à la vie de Billy The Kid, archétype du western américain, auquel Arthur Penn insufflé une dimension psychanalytique. Une révolution. Avec un cinéma qui aborde les mythes et les démythifie, le réalisateur américain « casse le moule d'Hollywood ». « Ses westerns ou ses policiers, qui sont des genres très codifiés, ne ressemblent qu'à lui. Il réalise des œuvres uniques dans le cinéma de genre, analyse Philippe Rouyer. Le canevas est toujours le même mais à l'intérieur, il y a une œuvre personnelle. »

Auteur de « A à Z », se méfiant des studios, Arthur Penn « refusait toutes les commandes. Il faisait uniquement ce qu'il voulait. » Son éviction du tournage du « Train » par Burt Lancaster et du montage de « La Poursuite impitoyable » (1966), portrait d'une bourgeoisie américaine toujours prête au lynchage, ne seront plus que de mauvais souvenirs. L'école d'art dramatique

l'Actors Studio s'assurant les services de cet homme de théâtre, il en devint le directeur artistique. Arthur Penn « n'a plus besoin du cinéma pour gagner sa vie ». Et veut faire un autre cinéma.

### Révolte et traumatismes

Qui pouvait donc mieux incarner cette critique du cinéma d'Hollywood que des marginaux ? « Dans "Miracle en Alabama" (1962), la parole va venir de la marginalité, de l'infirmité. Quand la séquence où Helen Keller, aveugle sourde et muette, découvre le lien entre le mot et la chose, il sait tout ce qu'il peut faire dans le cinéma. C'est là qu'il fait la propre expérience de son œuvre. » Dans ce film, la professeure d'Helen Keller dit "non" à la famille, la société. « C'est une question de survie. "Le Gaucher", lui aussi, refuse tout. Arthur Penn a un parcours de révolté. » Cette révolte devient course éfrénée et nihiliste dans « Bonnie and Clyde » (1967). Elle lui offre soudainement un éclairage inédit, celui de la violence. « Il y a un refus de la jouissance de cette violence, ajuste Philippe Rouyer. Dans le cinéma de Penn, elle apporte un point de vue de plus : c'est quelque chose qui dépasse l'anecdote, il y a une réflexion sur la représentation. » Traumatisé par le contexte politique américain de l'époque, la guerre du Vietnam,



Arthur Penn livre un regard personnel sur l'histoire des États-Unis et revisite les genres cinématographiques. PHOTO ARCHIVES AFP

la mort de Kennedy, Arthur Penn est l'inconsolable témoin d'une société qui mène ses membres au désespoir. « Il est très sensible au mouvement contre la guerre au Vietnam, ses films sur le mouvement hippie comme "Alice's Restaurant" (1969) ou "Georgia" en sont le témoignage. Dans "Little Big Man" (1970), le massacre de Washita renvoie au carnage de My Lai. »

### Dépression

« Little Big Man », pourtant couronné de succès, met fin à un cycle créatif foisonnant. « Il y a un grand trou dans la filmographie d'Arthur Penn [entre 1970 et 1975, NDLR]. "La

Fugue", en 1975, traduit sa désorientation, après cette dépression de cinq ans. » Son personnage, magistralement incarné par Gene Hackman, « ne comprend rien, passe à côté de tout ».

« Dès l'instant qu'on sort du moule, se pose la question de l'identité. Les thèmes de l'identité, et de la filiation irriguent toute sa filmographie » dont "Georgia" plus apaisé, « fut le climax et la conclusion. Après il y eut trois polars. Mais pas assez habités ».

(1) La dernière séance est proposée dimanche à 10 h 30, dans la grande salle de La Courserie.